

La lecture et la critique littéraire avant les années 70: chronologie sommaire

PEDRO PARDO JIMÉNEZ
UNIVERSIDAD DE CÁDIZ

Tout au long du xx^e siècle, la critique littéraire a suivi une évolution qui correspond entièrement au schéma de la communication proposé par Jakobson. Selon une telle vectorialité, la première moitié de notre siècle voyait s'imposer la figure de l'auteur (émetteur) dans les études philologiques et, plus tard, dans les approches psychanalytiques et sociologiques sur la genèse de l'oeuvre. À ce genre d'études, qui prenaient le texte comme prétexte, ont succédé, après la mort de l'auteur, les approches immanentes, de vocation explicite et exclusivement textuelle (message). Or, telle que Roland Barthes la formulait, la mort de l'auteur contenait en germe la naissance du lecteur (récepteur), dans une trajectoire dont le structuralisme n'était qu'un chaînon: l'impasse des études formalistes exigera l'avènement d'une série d'approches, appelées aujourd'hui post-structuralistes, dont le trait unificateur est le rôle prioritaire accordé à l'activité de lecture. C'est ainsi que se produit la renaissance d'une herméneutique de plus en plus intéressée au lecteur, et la naissance de programmes nouveaux (comme ceux de l'Esthétique de la réception, l'Esthétique de l'effet ou la Pragmatique), ou même de ce qu'on pourrait appeler un anti-programme, la Déconstruction. Si ces mouvements proposent pour la plupart une théorie de la lecture, c'est toujours dans le cadre et donc, au service, d'un dessein critique concret. Or, dans les dernières années, ces mouvements tendent à être remplacés par des approches qui se veulent spécifiquement lectorales, intégrant la critique dans la lecture et non au contraire (cf. Jouve, 1993).

Lorsque l'on aborde aujourd'hui les rapports existants entre la lecture et la critique littéraire, on s'intéresse, sauf quelques exceptions¹, à l'éclosion des différentes théories qui s'est produite à partir des années 70. On fait donc comme si l'approche lectorale était née spontanément, issue en même temps des travaux de

¹ Parmi ces rares exceptions il faut notamment retenir l'étude incontournable d'E. Fraisse *Le livre, la lecture et le lecteur dans la critique littéraire en France (1880-1980)*, dont nous nous sommes souvent inspiré.

Roland Barthes et de l'École de Constance. Certes ces contributions ont été capitales, mais à leur origine se trouvent des réflexions antérieures qu'il convient de ne pas négliger si l'on veut faire une approche suffisamment solide de la question.

En effet: à première vue, on serait tenté de croire que le lecteur est absent dans la théorie littéraire du premier tiers du vingtième siècle. Cependant, un sondage plus profond dévoile l'existence de quelques travaux isolés sur la matière, et dont le mérite est d'autant plus grand que leur parution a lieu à une époque où l'empire de l'auteur était le signe de la critique. L'étude de E. Fraisse est un parcours assez complet de l'oeuvre de ces pionniers, mais elle peut toutefois être complétée de quelques contributions qui n'y apparaissent pas, ainsi que d'une réflexion actualisée sur leur véritable intérêt en tant qu'ouvrages précurseurs. C'est là le double objectif des pages qui suivent, où nous avons essayé d'établir une chronologie sommaire qui permette de suivre exactement l'évolution du sujet en question.

C'est en 1911 qu'Émile Faguet donne à la publication *L'Art de lire*. Historien de la littérature lui-même, d'ailleurs assez traditionnaliste, Faguet tourne toutefois son regard vers le côté de la réception pour définir les exigences de toute lecture critique qui, par sa fertilité, cherche à atteindre la perfection de l'art. Chez lui, on trouve déjà la vision du critique *supérieur* dans ses rôles interprétatif et médiateur: *le critique n'est qu'un homme qui sait lire et qui apprend à lire aux autres* (Faguet: 'Préface'). Pour y arriver, il devra dépasser la simple lecture de reconnaissance en faveur de la lecture de compréhension ou relecture, distinction qui connaîtra par la suite une très longue postérité. Il y aurait trois raisons pour relire: mieux comprendre le texte, apprécier les détails du style et se comparer enfin à soi-même pour contrôler ses propres changements de goût et en garder l'objectivité. En même temps, la confrontation avec autrui est également nécessaire par le fait que la lecture est soumise à l'individualité de chaque lecteur. Comme Fraisse le fait remarquer, Faguet annonce même une typologie quand il affirme: *il y a des lecteurs très différents selon les différentes natures d'esprit, et par la suite, il y a (...) une étude des esprits et même des âmes, une étude des hommes par ce qu'il montrent comme lecteurs* (Faguet: 17). Or, cette typologie n'est qu'une annonce toujours ancrée dans l'esprit positiviste du siècle antérieur et de cette *famille naturelle d'esprits* proposée par Sainte-Beuve; la connaissance de l'homme et de sa psychologie étant la fin dernière des études littéraires (ce n'est pas par hasard que Fraisse évoque aussi É. Hennequin et son étude *La critique scientifique*). Cela dit, l'apport de Faguet n'en constitue pas moins une première tentative d'approche de l'instance lectorale.

Ce ne sera que plus tard que l'activité du lecteur commencera à être considérée en vertu de sa relation avec le texte littéraire, c'est-à-dire, dans sa dimension créatrice. A ce propos, on peut évoquer en premier lieu la figure de Mikhaïl Bakhtine, penseur soviétique qui, s'opposant à l'immanence du formalisme russe, a développé aux années 30-40 ce que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de *principe dialogique*. Ce principe, élaboré dans le cadre d'une théorie générale de l'altérité, est contenu dans la citation qui suit: *tout discours est dirigée sur une réponse, et ne peut pas échapper à l'influence du discours-réplique prévu* (Bakhtine, 1978: 103). Des théories de Bakhtine, qu'il est impossible de revoir ici dans leur totalité, nous

retiendrons l'idée que le texte littéraire est le lieu de rencontre de plusieurs voix. Tout d'abord celle de l'auteur et celle des personnages, qui sont dans un rapport d'égalité: l'auteur se met à la place de son personnage pour se séparer ensuite de lui et pouvoir le regarder comme *un autre*. Mais il se trouve que ce processus d'identification-distance est également opéré sur le destinataire, sur ce lecteur qu'est aussi *un autre*. Selon le mot de Bakhtine, *toute oeuvre littéraire est tournée en dehors, non vers elle, mais vers l'auditeur-lecteur, et (...) elle anticipe, en une certaine mesure, ses réactions éventuelles* (Bakhtine, 1978: 397). Mais il y a plus: à côté de ce destinataire il y a un tiers, une instance supérieure que Bakhtine appelle le *surdestinataire* et qui représente *la compréhension répondante idéalement juste* (Bakhtine, 1959-61: 149-151; cité par Todorov, 1979: 511). Ce que Bakhtine nous proposait dans ces définitions, c'était une première typologie des lecteurs en vertu de leur compétence, une typologie qui contient en germe des notions postérieures telles que *lecteur moyen* ou *lecteur modèle*. Même si les travaux de Bakhtine n'ont été connus en France qu'à partir de 1970, son rôle de précurseur n'est plus à discuter.

Si selon Bakhtine l'énonciateur prévoit la réponse du lecteur et en subit l'influence, c'est parce que du côté de la réception a lieu l'opération contraire: c'est là le point de départ de Jean-Paul Sartre dans son essai *Qu'est-ce que la littérature?* Il décrit un tel processus en ces termes:

En lisant, on prévoit, on attend. On prévoit la fin de la phrase, la phrase suivante, la page d'après; on attend qu'elles confirment ou qu'elles infirment ces prévisions. La lecture se compose d'une foule d'hypothèses, de rêves suivis de réveils, d'espoirs et de déceptions; les lecteurs sont toujours en avance sur la phrase qu'il lisent (Sartre, 1948: 92)

Seulement à partir de ce constat on peut aborder l'anticipation d'un lecteur virtuel et prévoir son éventuelle récréation de l'oeuvre littéraire, un acte que pour Sartre est *aussi neuf et aussi original que l'invention première* (Sartre, 1948: 94). C'est que pour lui l'objet littéraire ne se construit que dans cette *création dirigée* qu'est la lecture, activité toujours incessante et qui dépend de l'instance lectorale elle-même. En ce sens, le philosophe français affirme: *pendant qu'il lit et qu'il crée [le lecteur], il sait qu'il pourrait toujours aller plus loin dans sa lecture, créer plus profondément; et, par là, l'oeuvre lui paraît inépuisable* (Sartre, 1948: 96). De façon rudimentaire, ces propos avancent une grande partie des réflexions postérieures de Roland Barthes, notamment l'identification lecture-écriture et la défense de la plurisignification du texte. Et afin de se faire une idée globale de l'intuition de Sartre, il suffit de rapporter la totalité de la citation qu'on évoquait au début:

les lecteurs sont toujours en avance sur la phrase qu'il lisent, dans un avenir seulement probable qui s'écroule en partie et se consolide en partie à mesure qu'ils progressent, qui recule d'une page à l'autre et forme l'horizon mouvant de l'objet littéraire. Sans attente, sans avenir, sans ignorance, pas d'objectivité. Or l'opération d'écrire comporte une quasi-lecture implicite... (Sartre, 1948: 92).

On sait la fortune qu'ont connue des expressions telles que *horizon* ou *attente* dans la philosophie de Gadamer et, plus tard, dans l'esthétique de Jauss, ou bien encore une notion aussi familière aujourd'hui que celle de *lecture implicite*.

Dans cette révision des précurseurs des théories sur la lecture, il faut faire une petite place à Maurice Blanchot. Dans *L'espace littéraire*, le critique-écrivain consacre un chapitre à la question dont nous ne retiendrons qu'un fragment:

Seul, le livre non littéraire s'offre comme un réseau de significations déterminées (...): avant d'être lu par personne, le livre non littéraire a toujours été lu par tous, et c'est cette lecture préalable qui lui assure une ferme existence. Mais le livre qui a son origine dans l'art, n'a pas sa garantie dans le monde, et lorsqu'il est lu, il n'a encore jamais été lu, ne parvenant à sa présence d'oeuvre que dans l'espace ouvert par cette lecture unique, chaque fois la première et chaque fois la seule (Blanchot, 1955: 258).

C'est donc par le truchement du lecteur que l'oeuvre littéraire est achevée, la pratique lectorale devenant le critère de distinction entre le livre et l'oeuvre littéraire. De façon implicite, cette phrase de Blanchot propose en plus la séparation embryonnaire entre textes non lisibles et textes lisibles, vestige de la métaphore de l'écriture-lecture que Barthes développera quelques années plus tard.

Robert Escarpit est l'auteur d'une *Sociologie de la littérature* publiée en 1958 dans la collection 'Que sais-je?' de Gallimard. Malgré sa brièveté, cet essai était le premier effort sérieux qu'on faisait en France pour placer le fait littéraire à l'intérieur de l'échange social, dans un circuit dont les étapes sont la production, la distribution et la consommation du livre. Pour ce qui est de cette dernière étape, Escarpit propose d'analyser les différents types de public, les mécanismes du succès littéraire et les circonstances de la lecture par rapport aux différents groupes sociaux. L'hypothèse fondamentale de ces opérations est la suivante: *savoir ce qu'est un livre, c'est d'abord savoir comment il a été lu* (Escarpit, 1964: 113). Par là, on ouvrait la voie non seulement de la sociologie de la lecture, mais aussi d'autres courants critiques comme l'esthétique de la réception ou l'histoire de la lecture. Ce ne sera que plus tard, avec l'avènement de ces nouvelles approches, que l'on sera en état de connaître la véritable portée des travaux de Robert Escarpit. On se bornera ici à signaler qu'à ce premier ouvrage se sont ajoutés dans les années 60 et 70 plusieurs travaux qui ont marqué une ligne sûre et fertile dans la recherche littéraire. En collaboration avec son équipe du Centre de Sociologie des Faits Littéraires (qui deviendra plus tard le fameux ILTAM), Escarpit propose des enquêtes successives sur la lecture, soit d'une perspective synchronique (cf. Escarpit & Robine, 1963 et 1966; Escarpit & Lebas, 1976), soit d'une perspective diachronique (cf. Escarpit, Orecchioni & Robine, 1965). A part ces travaux d'application, les recherches du groupe ont souvent abordé les aspects théoriques de la lecture, notamment dans l'ouvrage collectif devenu classique qu'est *Le littéraire et le social*.

Les idées de Sartre, et de façon plus éloignée, de Blanchot, constituent enfin la source d'une théorie générale de la lecture élaborée par Arthur Nisin dans *La litté-*

rature et le lecteur². On retrouvera là le principe que l'oeuvre d'art n'existe que dans l'actualisation de la lecture, notamment dans le chapitre IV dont le titre, *L'oeuvre comme construction*, fait penser à l'étude, postérieure, de T. Todorov (1978). L'oeuvre de Nisin contient également l'affirmation nette du pluriel du texte: *considéré en soi, le poème ne se réduit ni à ce qu'a voulu le poète ni à ce que tels lecteurs y voient, il est la somme de ses virtualités* (Nisin, 1959: 105). Cependant, le côté le plus personnel de l'apport de Nisin réside en ce qu'il a devancé l'École de Constance dans quelques remarques concernant la réception littéraire. En premier lieu, Nisin a exigé une histoire des oeuvres du point de vue de leur accueil de la part du public: celui-ci n'est jamais le même, il se prolonge dans des présents succesifs, de sorte que l'histoire des oeuvres comporte l'histoire de leurs innombrables lectures. Cette opération nous permettra non seulement de mieux connaître les lecteurs de chaque époque, mais aussi de nous évader de notre situation de lecture elle-même. En deuxième lieu, *La littérature et le lecteur* insiste sur le fait que la médiation oeuvre-lecteur se produit par le moyen du langage, instrument toujours incomplet et fragmentaire. Cela provoque l'apparition dans le texte de vides, et c'est à nous lecteurs de remplir inconsciemment ces vides pour une connaissance suffisante de l'oeuvre littéraire (cf. Nisin, 1959, p. 65 ss.). On aura reconnu dans ces idées une esquisse, primitive si l'on veut, de la révision de l'histoire littéraire que réclamera Jauss, ainsi que de la théorie des points d'indétermination de W. Iser.

Le parcours qu'on vient de faire montre bien que tous ces pionniers, en partie oubliés aujourd'hui, ont mis en lumière la plupart des aspects liés à la lecture littéraire: modalités de lecture, types de lecteurs, interaction auteur-lecteur, pluralité du texte et statut créateur de la lecture, sociologie et histoire du public, attente et remplissage des vides de la part du lecteur, etc. Même si de telles idées n'ont été qu'esquissées, elles constituent le ferme support théorique qui permettra à la critique littéraire postérieure de tourner son regard sur l'instance lectorale.

En tout cas, la transition qui se produit entre l'oeuvre de ces pionniers et les théories de la lecture qui se développent à partir des années 70 ne peut être comprise sans tenir compte du rôle médiateur de Roland Barthes³. La pluralité du texte littéraire qu'il a toujours prônée ne pouvait pas être définie en dehors de l'activité de lecture. Comme il le disait lui-même dans *Critique et vérité*, l'oeuvre littéraire est sans situation et donc porteuse d'une ambiguïté qui *ne peut être réduite qu'en ajoutant notre situation à la lecture que nous faisons* (Barthes, 1966: 54). L'identification lecture-écriture a été déjà opérée, *bien lire, c'est bien écrire, à savoir écrire selon le symbole* (Barthes, 1966: 53, n.), identification que par la suite confirmera l'article programmatique 'La mort de l'auteur': *pour rendre à l'écriture son avenir; il faut en renverser le mythe: la naissance du lecteur doit se payer de la mort de*

² L'apport de Nisin a été l'objet d'appréciations assez diverses. Si H. Weinrich l'accuse d'oublier sa dette envers Sartre et ne lui consacre qu'un court paragraphe (cf. Weinrich, 1989: 45), J. L. Alborg le considère le précurseur le plus important par rapport à l'École de Constance (Alborg, 1991: 753-758).

³ Cela dit sans vouloir sous-estimer l'apport de l'École de Constance, dont l'étude dépasserait le cadre de cet article.

l'Auteur (Barthes, 1968: 67). Toute lecture est, dans une certaine mesure, critique, car elle est en même temps l'analyse du texte originel et le processus de constitution d'un texte nouveau, celui que nous écrivons quand nous lisons. Ces principes sont menés à la pratique dans *S/Z*, où Barthes découpe *Sarrasine* en unités de lecture appelées «lexies» afin de rendre compte de la pluralité de sens et de codes que cette nouvelle met en fonctionnement. Loin d'obéir à un intérêt momentané, l'analyse de la nouvelle balzacienne appartient à un projet (conscient et global) de renouvellement des approches critiques traditionnelles à travers la figure du lecteur. La preuve en est le commentaire de l'auteur lui-même sur son oeuvre, dans une citation que nous reproduisons intégralement:

Ce texte là, qu'il faudrait pouvoir appeler d'un seul mot: un *texte-lecture*, est mal connu parce que depuis des siècles nous nous intéressons démesurément à l'auteur et pas du tout au lecteur: la plupart des théories critiques cherchent à expliquer pourquoi l'auteur a écrit son oeuvre, selon quelles pulsions, quelles contraintes, quelles limites. Ce privilège exorbitant accordé au lieu d'où est partie l'oeuvre (personne ou Histoire), cette censure portée vers le lieu où elle va et se disperse (la lecture) détermine une économie très particulière (quoique déjà ancienne): l'auteur est considéré comme le propriétaire éternel de son oeuvre, et nous autres, ses lecteurs, comme de simples usufruitiers; cette économie implique évidemment un thème d'autorité: l'auteur, pense-t-on, a des droits sur le lecteur, il le contraint à un certain *sens* de l'oeuvre, et ce *sens* est naturellement le bon, le vrai *sens*: d'où une morale critique du *sens* droit (et de sa faute, le «contre-sens»): on cherche à établir *ce que l'auteur a voulu dire*, et nullement ce que le lecteur entend (Barthes, 1970b: 34).

C'est d'ailleurs dans *S/Z* que Barthes introduit la distinction entre textes *lisibles* et textes *scriptibles*, dont le critère est le champ d'action que le texte laisse au lecteur. Est lisible le texte qui ne peut être lu que passivement; le texte scriptible, par contre, sera celui que le lecteur peut ré-écrire. Dans *Le plaisir du texte*, l'interaction *texte-lecteur* deviendra également la source du plaisir du texte, ce plaisir de partager un même espace de production de sens qui, dans la lecture des textes critiques, se voit dédoublé.

Quelques années plus tard, Barthes se demande lui-même si l'on peut envisager la possibilité d'une science de la lecture, de ce que par étymologie il appelle une *Anagnosologie*. Sa réponse a été négative: *on ne peut raisonnablement espérer une Science de la lecture, une Sémiologie de la lecture, à moins de concevoir qu'un jour soit possible —contradiction dans les termes— une Science de l'Inépuisement* (Barthes, 1976: 47). Selon Barthes, le plaisir de la lecture est celui de voir un système logique s'écrouler: *la lecture, ce serait là où la structure s'affole* (Barthes, *ibid.*).

Que la critique actuelle, contre les prévisions de Barthes lui-même, cherche justement à réduire en méthode l'activité de lecture (c'est d'ailleurs un des versants les plus récents de la Sémiologie, ainsi que de la Rhétorique, la Psychanalyse, la Sociologie, etc.) ne fait qu'agrandir son rôle dans l'histoire de la théorie littéraire. Plus que personne, c'est Barthes qui a jeté les bases pour que le rôle prioritaire du lecteur dans la production du sens puisse se consolider; et cela non seulement par le

caractère précurseur de ses recherches, mais aussi, et ce qui n'est pas peu, par l'attitude militante avec laquelle il les a défendues.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALBORG, J. L. (1991): *Sobre crítica y críticos*. Madrid: Gredos.
- BAKHTINE, M. (1959-1961): «Problema teksta», *Voprosy literatury*, 10, 1976, pp. 122-151.
- (environ 1940-1970) (1978): *Esthétique et théorie du roman*. Paris: Gallimard.
- BARTUES, R. (1966): *Critique et vérité*. Paris: Seuil.
- (1968) (1984): «La mort de l'auteur», *Mantéïa*. Texte repris dans *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV*. Paris: Seuil.
- (1970a): *S/Z*. Paris: Seuil.
- (1970b) (1984): «Écrire la lecture», *Le Figaro littéraire*. Texte repris dans *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV*. Paris: Seuil.
- (1976) (1984): «Sur la lecture», *Le Français aujourd'hui*. Texte repris dans *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV*. Paris: Seuil.
- BLANCHOT, M. (1955): *L'espace littéraire*. Paris: Gallimard.
- ESCARPIT, R. (1958) (1964): *Sociologie de La littérature*. Paris: Gallimard, «Que sais-je?».
- ESCARPIT, R. & LEBAS, M. (1976): *Nouvel atlas de la lecture à Bordeaux*. Talence: Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine.
- ESCARPIT, R.; OORECCHIONI, P. & ROBINE, N. (1965): *La lecture populaire en France du Moyen Age à nos jours*, dans *La vie populaire en France*. Paris.
- ESCARPIT, R. & ROBINE, N. (1963): *Atlas de la lecture à Bordeaux*, Bordeaux: ILTAM.
- (1966): *Le livre et le conscrit*. Paris: Cercle de la librairie; Bordeaux: ILTAM.
- FAGUET, É. (1911): *L'Art de lire*. Paris: Hachette.
- FRAISSE, E. (1989): «Le livre, la lecture et le lecteur dans la critique littéraire en France (1880-1980)», in CHARTIER, A.-M. & HEBRARD, J., *Discours sur la lecture (1880-1980)*. Paris: Bibliothèque Publique d'Information, Centre Georges Pompidou.
- JOUVE, V. (1993): *La lecture*, Paris: Hachette Supérieur.
- NISIN, A. (1959): *La littérature et le lecteur*. Paris: Ed. Universitaires.
- SARTRE, J.-P. (1948) (1987): «Qu'est-ce que la littérature?», dans *Situations II*. Paris: Gallimard.
- TODOROV, T. (1978): «La lecture comme construction», dans *Les genres du discours*, Paris: Seuil.
- (1979): «Bakhtine et l'altérité», *Poétique*, 40, pp. 502-513.
- WEINRICH, H. (1989): «Pour une histoire littéraire du lecteur», dans *Conscience linguistique et lectures littéraires*. Paris: Maison des Sciences de l'Homme, pp. 39-53.

